



ORPHRYDÉE

MARIE-AMÉLIE

CHRONIQUES DU CHANGEMENT CLIMATIQUE

Orchidée : Devant le tribunal humain, *Ophrys fuciflora*, pour toute sa beauté, est d'ores et déjà une double condamnée, et les rayures vertes sur fond brun de son labelle, dangereusement proches des rayures jaunes sur fond noir de nos prisons, apparaissent comme la marque au fer rouge d'une évolution coupable. Coupable, elle l'est par son avarice : nul nectar n'attend le pauvre insecte qui vient l'inspecter. Mais plus encore, c'est la duplicité de cette fleur du mal, sa duplicité indécente, qui nous démange : pulsant d'une chlorophylle pornographique, l'impudente, maquillée et parfumée, cause, impassible, le naufrage en série des bourdons naïfs et bien myopes, persuadés d'y reconnaître la partenaire sexuelle idéale. Telle est *Ophrys* aux pétales roses, insupportable fleur fatale, qui se joue du désir des pauvres lourdeaux volants, les épuise en vain dans une étreinte en trompe l'œil, et survit ainsi à peu de frais, sur le dos velu d'insectes victimes. Bien malin, celui qui ne se laisse pas prendre aux illusions savante de ces jeunes fleurs en filles vêtues de corolles légères.

Mais cette histoire dans laquelle elle joue les criminelles, *Ophrys* ne la connaît guère, pas plus que le bourdon. Alors, nous faut-il plutôt raconter une romance. Car si l'insecte et la fleur se font des infidélités constantes, leurs espèces, elles, sont enlacées depuis bien assez longtemps : un biologiste indiscret a levé le rideau et surpris les étreintes ancestrales d'une abeille vieille de plus de cent mille ans, dont le poil figé s'entremêle toujours à des grains de pollen. Bien sûr, cela ne dit rien de son statut matrimonial; vus du sol, les êtres volants sont souvent volages; ils butinent au gré du vent. À la légèreté de leur environnement, de leur corps, correspond bien sûr une légèreté des mœurs, peut-être moins condamnable que celle de leurs partenaires végétales. *Ophrys* pourtant est le miroir ouvert d'un seul amant, qu'elle attend inlassablement. Nul grand coup de foudre dans cette comédie romantique ; et cependant aucun Père autoritaire de tragédie ne préside à cette union dérangée : la Flèche de Cupidon est tout simplement celle du temps, et c'est le hasard qui peu à peu, millimètre après millimètre, par une infinité de touches successives, a inscrit dans l'ADN et à même l'épiderme, le portrait de celui qui occupe notre fleur. Par un tour de passe-passe merveilleux, *Ophrys* n'est plus une Orchidée : c'est une Pensée

languissante, qui s'efface, qui s'oublie sous les traits de celui qu'elle attend. Et puis, la jeune première n'a rien d'une ménagère. Jamais l'on ne l'attrapera dans une banale activité domestique, à se flétrir les pétales sous la chaleur des fourneaux, toute affairée, pour offrir le repas au bourdon qui la visitera au soir. Non, l'insecte qui se pose sur Ophrys n'attend d'elle que l'étreinte, et, une fois devant elle, ne connaît plus sa faim. Et qu'importe si c'est sa partenaire qui le féconde, et non l'inverse : quel sacrilège ce serait que de réduire une si belle plante à l'état de poule pondeuse ! Lorsque ces deux êtres s'unissent au couchant, pour un instant la préoccupation de la survie, loi évidente de la nature, s'efface tout à coup, et n'existe plus que l'instant.

Or, notre histoire prend des allures shakespeariennes inattendues : au son angoissé de violons criards, le grand antagoniste, magicien des horloges, met la scène en noir et blanc, bientôt peut-être en sépia, et sépare les amants, dans un grand rendez-vous manqué : car la comédie-ballet riante perd la mesure, lentement, pendant que chauffent les planches. Suspense, alors que le spectateur contemporain retient son souffle, prie pour ne pas assister au Désacre, voire au Massacre du Printemps : saisi comme par un maléfice de contes, l'air se dilate et s'alourdit de chaleur. Ses molécules s'écartent, perdent leur densité, s'effilochent dans le vide. On a l'impression que le monde se délite, perd sa consistance. Les habitants du ciel apprennent peu à peu à faire le grand écart, alors que les marches qui soutiennent leurs ailes se dilatent sous eux : dans cette terrible pneumachie que nous racontons, l'existence de l'insecte contemporain, c'est celle du sauteur olympique qui prend de plus en plus d'élan, bondit, et se raccroche de justesse à l'atome suivant, puis recommence, tirailé par la faim. Le sortilège qui métamorphose le ciel contamine ainsi peu à peu son monde, séparant indistinctement, impitoyablement, tout ceux qui y baignent. Les petits brins de fée ADN tournoient frénétiquement des hélices pour endormir les ruches industrielles, et murmurent précipitamment: *apis somnis, apis somnis, mellifera dormira*. Et parmi les essaims ou les marraines tardent trop, le gel tardif foudroie en plein vol nos héros à peine réveillés, qui éclatent tels des miroirs brisés sans jamais avoir goûté au nectar. Inconscientes du drame, les fleurs s'étirent les pétales dès

l'aurore, pour la première de la saison, le blanc jasmin à la rose s'assemble pour ravir l'auditoire, mais c'est en vain qu'elle attend son hexapode de prédilection. Les entrées des acteurs débordent, les scènes se confondent, et pour que la grande histoire d'amour ne vire pas au drame, peut-être faudra-t-il se résoudre, défaire les unions faciles et toutes tracées, regarder avec bienveillance des couples exotiques, consacrer des alliances que personne n'attendait.

Clairement, le 180 degré nous laisse au même endroit. Le trompe l'œil est double, et sous ses apparences d'insecte, la fleur est toujours un visage, notre visage. Comment diable peler cet oignon d'images larmoyantes ? Voici mon idée : faisons encore un demi tour, mais sans revenir au point de départ. Nous étions penchés vers le sol, dans un face à pollen avec une étrangère végétale. Maintenant, lentement, tournez-lui le dos, et faites un pas en arrière. Peut-être que vous vous allongez, ou que vous vous mettez à genoux, mais surtout, vous prenez racine un instant, vous offrez votre face au soleil. Un éclat de lumière blanche crée un temps mort. Voile d'ignorance. Peu à peu, nous nous effaçons, et avec nous, nos désirs d'intrigues ; les seuls rebondissements tolérables, à présent, seront ceux des corps physiques. Voici Ophrys, un matin d'avril 1996.

Elle a déjà reçu une visite. C'était avant que la lueur oblique ne parvienne à ses pétales, avant que l'énergie des rayons solaires, reçue d'en haut, ne passe en elle. Alors, il faisait encore frais. Pendant quelques instants, un corps étranger (un bourdon) lui avait fait éprouver la gravité : sa tige s'était ployée vers le sol, arquée sous la pesanteur de cete altérité ailée. Frottement, confusion, le pelage animal avait vibré, entremêlé au duvet. Après son départ, son impulsion vitale était restée un instant, traversant Ophrys sur toute sa hauteur : sa tige avait oscillé, d'avant en arrière, amplement. Rebondissement. Le mouvement-souvenir l'avait fait vibrer ainsi pendant quelques secondes, de plus en plus ténu. Et puis elle était retournée à l'immobilité. Ou tout du moins, c'est ce qu'on en aurait vu de l'extérieur, à notre échelle.

À présent, les quelques gouttes humides qui devancent toujours la première lumière sont oubliées, évaporées depuis longtemps, et, en attendant le prochain insecte, Ophrys déploie toute sa surface, accueille en elle l'énergie solaire. C'est si plaisant de se raconter que, sous l'apparente inertie, une intense activité se déploie, imperceptible. Je cède un instant à l'anthropomorphisme : Ophrys, ma fleur projetée, le corps sensible dans lequel je vous coince pour quelques lignes, est dans l'excès, attend toujours un pollinisateur, juste un de plus. Elle tend tout son être vers la dissémination de chaque grain de pollen. Or, son meilleur atout pour cela, son trompe l'œil, c'est son héritage, ADN tressé par le temps et le hasard, bref ce que nous appellerions l'évolution. Pourtant elle ne végète pas, passivement confiante : dans l'attente, notre Ophrys se régule pour optimiser ses chances. Sans psychologie, force est de constater que l'insecte est le pôle positif qui l'électrise. Ophrys fait varier la charge électrique de sa production, intensifie l'énergie négative de ses grains de pollen ; il y a bien une forte attraction entre les deux espèces, qui traverse la matière même du vivant.

Mais je m'égare ; il nous faut jouer le jeu, lui coller aux pétales. En l'occurrence, le courant ne passe pas. Rien. Ophrys se sent encore lourde de pollen, trop lourde. Alors, à cause de tous ces grains dont elle sent la charge, Ophrys réagit : par une alchimie secrète, elle fait affleurer des pigments. C'est un réflexe, peut-être ne sait-elle pas qu'elle a perçé un secret d'insectes. Car les abeilles ont une couleur préférée : rien ne vaut une teinte de bleu pour leur taper dans l'œil. Je rêve un jardin idéal des abeilles, peint par Yves Klein : un jardin entièrement, irrésistiblement bleu. Mais les bourdonnants ne sont pas des créatures aquatiques, peut-être seraient-ils submergés, perdus, dans ma végétation fantaisiste. Car il faut un monde multicolore, pour que l'insecte se découvre un penchant : Ophrys, éclore en mauve voici quelques jours, lui offre un but, une direction résolue, traduit sa préférence visuelle en une trajectoire spatiale. Alentour, les marguerites, au blanc si éclatant pour nous autres enpupillés, passent à l'arrière-plan, disparaissent presque complètement de son champ de vision. Seulement, en ce moment, Ophrys n'est guère plus avancée qu'une commune et pâlotte narcississe : elle peut fournir tous les

efforts, sacrifier toute son énergie, il faut bien le corps d'un autre pour sentir son électricité, pour percevoir sa couleur.

Rien. Rien Rien... Soudain, perte d'intensité : sur la bordure de son labelle, une zone arrondie se dessine en ombre chinoise, l'énergie solaire a tout à coup disparu. Légère vibration dans l'air. La zone se met à glisser, se déforme, s'agrandit. Et puis, elle disparaît. Ophrys ne saura jamais pour sûr qu'un papillon vient de la survoler, pour venir se poser sur un brin de lavande, à la senteur irrésistible, un peu plus loin au soleil. Au même moment, Ophrys perçoit une autre perturbation, sur la droite. C'est une abeille, les deux pattes avant déjà chargées de récolte. Sur-place, hésitation en l'air. À quelques centimètres de là, disons qu'une grappe de Cardamine entend le bourdonnement ; oui, entend, la fleur identifie les ondes sonores qui viennent s'engouffrer dans ses pétales (j'extrapole, c'est à *Oenothera drummondii* qu'on a tiré les oreilles en laboratoire, mais qu'importe, après tout en ce moment nous sommes Ophrys et Ophrys, qui aime trop les couleurs pour se cantonner à la blouse blanche, n'est pas plus calée que nous sur l'appareil perceptif de la cardamine ; elle peut bien s'adonner à une petite rêverie). Cardamine réagit, sucre son nectar ; pari gagnant, l'insecte fonce vers le liquide doré, tout à coup Ophrys n'existe plus pour lui. Issue prévisible : l'abeille n'est pas de la bonne espèce, elle est insensible aux phéromones d'Ophrys qui obséderait une de ses cousines. Notre fleur est de nouveau dans l'attente. C'est qu'en cette période de l'année, la seule espèce qu'elle attire vraiment se fait rare. Ophrys ne saura rien du pourquoi : la date des premiers vols, décalée par la chaleur ; les néonicotinoïdes au nom imprononçable, qui paralysent les abeilles dans le champ voisin ; l'occasionnel frelon asiatique, le pollen des autres fleurs, de plus en plus pauvre en protéines, dont la production ne tient plus au ventre, ou plutôt à l'abdomen, des butineuses. Non, Ophrys reste simplement dans l'instant, attentive, à sa manière. Une écaille chinée l'effleure dans sa course.

MAQUETTE ET MISE EN PAGES © MARIE PINHAS POUR ICON-IPSL, 2024

CHRONIQUES DU CHANGEMENT CLIMATIQUE
ORPHRYDÉE • MARIE-AMÉLIE